

de semblable. Quand on vient nous donner une idée de l'essence divine, quand on vient nous dire que c'est une unité en trois personnes réellement distinctes les unes des autres, quand on nous dit qu'une de ces personnes divines a pris notre chair, notre sang, notre âme, qu'elle est morte, que nous l'avons tuée, que nous l'avons crucifiée, et que son sang répandu par nous, au lieu d'écraser l'humanité, l'a sauvée, ah ! vous m'avouerez que si la certitude est difficile quelque part, ce doit être là.

« Et de plus, Messieurs, nulle doctrine n'a été plus combattue ici-bas que la catholique. Entrez dans ces sépulcres, qu'on appelle des bibliothèques, prenez des livres au hasard, trouvez-moi un livre véritablement pur, véritablement catholique ; trouvez-moi un livre qui, à propos d'histoire, d'astronomie, de mathématiques, de système du monde, de soleil, de poussière, de vaisseau qui s'enfonce, d'aérostat qui s'élève, à propos de rien, ne nous dise pas anathème. Tout conspire contre nous ; il n'y a rien qui ne parle contre nous, qui ne soit éloquent contre nous. Eh bien ! certitude si difficile pour tous, si difficile pour nos dogmes, que l'on pourrait dire étrange au premier coup-d'œil, cette certitude qui n'a que des ennemis, cette certitude, nous l'avons ; je l'ai ; je la sens respirer dans ma poitrine. J'ai passé, moi et mes frères, par dessus vos livres, par dessus votre puissance, par dessus tout ce que vous avez mis à l'encontre ; nous avons fait notre chemin dans le monde et nous voici ! Voilà qui est bien singulier ! mais comment cela se fait-il ? Est-il vrai que nous ayons une certitude rationnelle, c'est-à-dire réfléchie, souveraine, immuable ?

« Réfléchissez..., Messieurs, je ne le dis pas de tous, remarquez le bien, et ne confondez pas dans votre esprit, je ne parle pas de la certitude naturelle, je ne parle point de la foi qui est une opération de la grâce de Dieu, je ne parle pas de la lumière surnaturelle et invisible qui peut être donnée à l'enfant qui vient au monde, ce n'est pas là matière ; je parle d'une conviction réfléchie, qui sait les motifs de sa foi ; de cette certitude qui connaît la démonstration exacte de la doctrine catholique, de la doctrine de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de Bossuet, de Fénelon ; de cette certitude qui, dans un grand nombre d'âmes, se surajoute à l'autre, et dont l'Eglise se maintient en possession. Car à tous ceux qui ont voulu la déposséder de motifs extérieurs, de toute avant-garde, de son assiette dans l'ordre présent et visible, l'Eglise ne l'a pas permis ; elle a sauvé la raison, comme elle a sauvé la foi, et sans cesse elle est occupée à maintenir le domaine de la foi, de sa toute puissance divine sur les âmes, le domaine de la grâce qui tue l'orgueil de saint Paul, à Damas, avec un seul éclair, et le domaine de la raison, qui sans doute est moins puissant, mais qui existe après tout, qui arme et combat pour nous, et fait que notre foi n'est pas seulement un acte surnaturel et invisible, mais qu'elle est bâtie comme une pyramide, avec des éléments qui se touchent et qui écrasent ceux qui veulent lui résister.

« Mais cette alliance de la foi et de la raison dans saint Augustin, dans saint Chrysostôme, dans Bossuet, dans Fénelon, dans Descartes et tant d'autres dont je ne veux pas rassembler ici les noms, de peur qu'ils ne soient plus pressés dans cette basilique que vos têtes et les mêmes n'y sont pressés, certes, on ne niera pas que tous ces hommes n'aient été à la fois des hommes de grande foi et de grand génie ; semblables à Zorobabel quand il vint d'Orient pour rebâtir le temple, la truelle d'une main et l'épée de l'autre, ces grands hommes avaient la raison d'une part, et de l'autre ils tenaient l'épée brillante et invincible de la grâce de Dieu. Oui, qui nous contestera la raison ? Serait-ce parce que nous nous humilions aux pieds de la foi, parce que nous comprenons qu'une lumière finie ne peut élever une lumière infinie ? Mais de ce que le soleil n'est pas Dieu, il n'en éclaire pas moins bien le monde : *Nec pluribus impar*, comme disait la devise de Louis XI V.

« Nous avons donc une certitude rationnelle, nous sommes de petits enfans en présence du Dieu qui nous fait, mais des enfans qui regardent leur père, qui s'entretiennent avec lui, qui le touchent, qui l'embrassent et qui lui parlent avec éloquence le langage du temps avec celui de l'éternité. »

Le R. P. passe à la souveraineté et à l'immutabilité de la certitude. Quant à l'immutabilité, il remarque que la perte de la foi a presque toujours lieu avant la possession de la certitude rationnelle, presque jamais après, et que les chutes comme celles de Tertullien sont très rares.

Ici le R. P. aborde la grande question : quelle est la cause de la certitude d'une doctrine ? Il établit néan moins que cette cause, c'est la vérité de cette doctrine. L'erreur ne donne pas de certitude. Or il y a certitude de la doctrine catholique, donc cette doctrine est vraie, et comme cette doctrine a triomphé des résistances les plus opiniâtres, c'est qu'il y a en elle une vérité élevée à sa plus haute puissance.

« Quand la mer de Hollande brise ses digues, c'est qu'il y a dans la mer de Hollande une force qui n'est pas dans la main des hommes, qui n'est pas dans la science qui a bâti les digues.

« Je comprends que la démonstration puisse paraître courte, mais, je la répète, je la grave dans vos esprits, il n'y a pas de certitude de l'erreur ; or il y a une certitude immuable du catholicisme, donc il y a vérité dans le catholicisme.

Tout à la fin du discours est une réfutation victorieuse des objections qu'élevait l'incrédulité contre la certitude de la doctrine catholique. Nous en reproduisons tout ce qu'il nous a été possible de saisir.

« Vous m'avez dit : Nous aussi, nous avons la certitude de notre incrédulité. Eh ! bien, certitude pour certitude, ce sont deux termes qui se combattent et s'annulent réciproquement, il y a eu pour le catholicisme des hommes de génie, nous avons aussi des hommes éminents pour l'incrédulité ;

il y a même des hommes qui se sont fait tuer pour l'incrédulité : donc la cause est égale de part et d'autre ; restez ce que vous êtes, nous avons droit de rester ce que nous sommes.

« Ah ! Messieurs, vous avez la certitude de l'incrédulité ! Je dis que non. Je vous partage en deux classes ; les uns qui ont étudié cette question, les autres qui ne l'ont jamais fait. Ceux qui n'ont pas étudié ces questions, et c'est le plus grand nombre, ceux qui ne se sont jamais mis en rapport avec elles, ne peuvent pas réclamer le bénéfice d'une certitude rationnelle ; ils ne savent rien ; ils ne connaissent pas les éléments de la discussion. Je m'adresse à vous, je prends chacun de vous en particulier, et, la main sur la conscience, je lui demande : Qu'avez-vous fait pour vous mettre en rapport avec la vérité catholique ? Quelles méditations ont été les vôtres ? Vous n'avez donc pas de certitude rationnelle, parce que la raison suppose le travail et la méditation.

« Quant aux savants, ils ont lu, ils ont réellement étudié : je ne conteste pas ce point ; mais je dis que s'il y a quelque chose de certain, c'est que la science de toute âme qui n'est pas appuyée sur une vérité en dehors du raisonnement, sur la vérité catholique, ne produit qu'un effroyable chaos de difficultés ; je dis que plus un homme est savant en dehors de l'Eglise catholique, plus il accumule dans son esprit de problèmes qu'il ne peut résoudre. C'est à l'expérience de ceux qui ont étudié ; et il y a un fait qui juge entre vous et moi, la vérité nous donne rendez-vous à tous à l'heure de la mort. C'est là qu'il faut juger de la sincérité de la valeur des deux doctrines, de la valeur du catholicisme, de la valeur de l'incrédulité. Quel est le catholique, à l'heure de la mort, qui se fait incrédule ? et combien, au contraire, d'incrédules qui se font catholiques, ou qui dans tous les cas sont tristes et troublés ! D'Alembert, ce grand géomètre, était à son lit de mort ; un jeune homme vient le trouver et lui dit : M. D'Alembert, vous n'avez plus rien à ménager, vous avez eu des bontés pour moi, je vous en demande une dernière marque en ce moment. Dites-moi : tout ce que vos amis et vous, vous avez écrit contre le christianisme vous paraît-il certain ? D'Alembert, ému d'un sentiment généreux, fit un geste significatif et lui dit : « Ah mon ami, certain ! » Voilà, Messieurs, le dernier mot de tout homme qui n'a que sa raison et ses études personnelles. La science creuse la vie et ne la comble pas. Oui, savants de la terre, vous creusez profondément le puits que vous avez percé au milieu de l'humanité : il est profond, admirable, si vous le voulez, mais vous ne l'avez pas rempli, et pour tout dire enfin, entre vous et nous, pour tout achever par un seul mot, voici ce qu'il y a : nous croyons et nous doutez. Mais vous ajoutez, et c'est la considération par où je finirai. Vous me dites : eh bien, oui, nous cherchons et c'est notre mérite de chercher, nous n'avons pas la certitude, nous la demandons à tout vent, nous la demandons comme Pilate à quiconque peut prononcer une parole avec éloquence, *Quid sit veritas ?* Mais est-ce qu'en dehors de l'incrédulité il n'y a pas de fausses religions ? Ces fausses religions n'ont-elles pas une certitude et si elles ont une certitude, qu'est-ce que votre certitude catholique prouvera, puisqu'on a la certitude dans le faux comme dans le vrai. L'adorateur de Jupiter meurt tranquille, le disciple de Mahomet meurt tranquille, c'est au lit de la mort que vous nous attendez, disiez-vous toute à l'heure, eh bien, quand j'en conviendrais, ne serait-ce pas quelque chose de phénoménal, à savoir que la science humaine ne peut pas donner la tranquillité d'esprit à la mort, et que l'adorateur de Jupiter, le fidèle de Mahomet, l'observateur d'un culte si bizarre et si inconséquent qu'il soit, trouve le repos dans cette adoration, dans ce culte. Quelle serait donc la magie de la religion, quelle puissance y a-t-il dans la doctrine religieuse, s'il est vrai qu'il suffit d'adorer, de mettre un genou en terre, de quelque manière que ce soit, de lever les yeux en haut, et de dire en quelque langue que ce soit, et avec quelque erreur même de détail que ce soit ? Mon Dieu ! s'il est vrai qu'il suffit qu'une âme humaine prononce ce mot de Dieu pour être apaisée, consolée, tranquillisée, ne voyez-vous pas que vous ne pouvez rien dire de plus fatal contre vous, et que la fausseté même des religions posées par des esprits de toute nature, et leur donnant la paix que vous n'avez pas, prouve que vous êtes dans les ténébères, que vous n'êtes pas dans la vie de l'humanité, que le Nègre, le Cafre ou le Hottentot sont plus heureux que vous, qu'ils ont plus de vraie science que vous n'en avez, et que Dieu, dans tous les pays, dans tous les temps, sous toutes les formes, récompense celui qui croit en lui ? Oui, les fausses religions parleront contre vous au jour du jugement ; oui, il vous sera dit : Savants, j'avais donné la paix à cette pauvre humanité, à mes nègres, à mes sauvages, à mes Caraïbes, ils vivaient tranquilles à l'ombre de mon nom, et vous qui vous êtes torturés l'esprit, qui avez pris en vous et en dehors de la vérité votre point de départ et votre point d'appui semblables à des malheureux qui voudraient s'enlever par les deux mains, vous êtes restés dans le doute, vous n'avez emporté avec vous qu'un désespoir qui ne nous a même rien appris sur votre impuissance. Cependant je ne me contenterai pas de ce raisonnement, et je discuterai rapidement les divers cultes, cultes païens et sectes chrétiennes.

« Y avait-il seulement une doctrine dans le paganisme ? y avait-il réflexion, enseignement ? A quoi peut servir de raisonner là où l'ombre même de la raison n'est pas ? Aussi lorsque Jésus-Christ se leva sur le monde, que fit l'empire romain ? il se tut d'abord, il resta tranquille, appuyé sur sa forte épée ; mais quand il vit ces Galiléens qui pénétraient comme des taupes partout l'empire, qui se montraient dans le sénat qui avaient dans l'armée dans le prétoire, des approbateurs, des amis, des frères ; quand l'empire